

Pippo Delbono et sa troupe au Théâtre du Rond-Point

De l'urgence de danser

De notre correspondante
Clotilde Escalle, Paris

Voici enfin un moment de théâtre pur, où les formes, les codes de la représentation éclatent, où la place du metteur en scène est revisitée, où les images du monde que nous ingurgitons quotidiennement à la télé, ces images insupportables de bêtise, de médiocrité ou de tyrannie, sont redonnées à voir pour ce qu'elles sont, dénoncées en tant que telles, avec un rire et une intelligence salutaires.

L'expérimentation que fait Pippo Delbono du théâtre et de nous-mêmes au creux de cet instant, procure un grand soulagement, un apaisement, nous avons enfin là un langage commun, et non plus un de ces divertissements que nous consommons depuis quelque temps à tout va, dans cette période des loisirs où le théâtre lui-même, hélas, semble être tombé.

Une résistance à voix nue

Pippo Delbono, assis à sa table, au milieu du public, muni d'un micro, nous fait remarquer, tandis que nous attendons sous des lumières crues, que l'on a à présent l'habitude de souhaiter, du moins en Italie, avant le début de la représentation un „bon divertissement“. Il se propose d'aller plus loin et de servir des petits fours pendant le spectacle, ce que fait d'ailleurs l'un des comédiens. Et de dire, comme une scansion qui égrènerait le temps, d'une



Photo: Mario Brenta/Karine de Villiers

Les acteurs sont autant de figures de l'humanité, de nudités, de fragilité et d'invulnérabilité

voix chaude, tantôt rageuse, tantôt mélancolique: „Le monde, parfois il me dégoûte, mais il n'y a pas d'autre endroit où aller.“ Et nous soupçons d'aise, enfin une résistance à voix nue, la mise en acte d'une rêverie réussie.

Car, entre le théâtre de la cruauté et de la mort, de cette mort qui nous concerne tous, que nous fuyons vainement, et qui apparaît comme une vanité sur les images vidéos en fond de scène, depuis le visage de Berlusconi, les propos atterrants d'une femme aux nouvelles télévisées, retransmises ici, contre le mariage homosexuel, le radeau tangue et va à bon port.

Malgré toutes les vicissitudes, Pippo Delbono casse le mur public/scène et nous enjoint de danser, par de petits gestes à la

manière de Pina Bausch, de ces gestes du quotidien, qui pourraient réenchanter le monde, nous qui sommes si désespérément seuls. Et même si certains n'osent pas le faire, un territoire psychique a été gagné, celui de ne plus être vraiment au théâtre, mais de partager un moment essentiel avec Pippo Delbono et ses acteurs, qui portent le monde comme nous, bravement, avec le désir de rêve, d'amour, de compassion, dans cette ronde que nous pourrions nous accorder, au lieu de nous résigner à notre sort.

Pippo Delbono nous insuffle la vie, il nous redonne des forces. Sommes-nous morts ou vivants? Pour cela des comédiens déclinent des citations de poètes, d'écrivains, en dansant, comme

autant de perspectives d'un changement certain. De tout temps, l'homme a rêvé et dansé. Nous nous relevons alors de notre fatigue, et regardons ce volume théâtral enfler, se précipiter, être mis en abîme par des parodies, par exemple, des pastiches de lui-même, une représentation académique, des histoires racontées comme des contes à dormir debout, dans un monde qui s'accélère dans sa décadence.

A l'infini de nous-mêmes

Pippo Delbono procède parfois de manière si anodine qu'on a l'impression d'avoir affaire à un temps qui s'étire, nécessaire pourtant: il faut en éprouver la durée pour que se tisse autre chose que les artifices d'une soirée qui nous laisserait endormis. C'est aussi un cri, une transe, un éclat de joie, une énergie formidable. Des fragments de drames, de grands textes, la „Mort de Danton“, „Hamlet“, „La Cerisaie“, „Roméo et Juliette“, sont entrecoupés d'épisodes narratifs et biographiques de Pippo Delbono, la mort de sa mère, des images de printemps.

Enfin la culture du théâtre se relève, de ce théâtre vérité qui n'est rien d'autre qu'une forme d'art total follement espérée. Nous sentons l'énergie d'un Kantor, d'un Grotowski, d'une Pina Bausch, pour aller plus loin, d'une autre manière, à l'infini de nous-mêmes. Pippo Delbono, en costume de tous les jours, dit aujourd'hui détester le théâtre, ce qu'il est devenu. Il nous propose une révolution en cours. Images,

Théâtre du Rond-Point Orchidées

Jusqu'au 16 février 2014
2 bis, avenue Franklin D.
Roosevelt
F-75008 Paris
www.theatredurondpoint.fr

par exemple, de la guerre au Mali, diffusées depuis un salon occidental blanc et aseptisé. Qu'allons-nous donc faire? Supporter encore cette farce? Mais depuis notre sens instinctif et vital, nous pouvons enfin quitter nos solitudes et nous réunir. C'est à ce miracle que parvient Pippo Delbono. Et les acteurs sont autant de figures de l'humanité, de nudités, de fragilité et d'invulnérabilité.

„En Italie comme en France aujourd'hui“, dit Pippo Delbono dans un entretien avec Pierre Notte, „tout le monde se plie au cadre, tout le monde veut remettre de l'ordre partout. Mais quand vous débarrassez Roméo et Juliette de toute la tradition et du pittoresque théâtral, vous obtenez un drame pur, la vérité et la rage de l'amour. C'est un théâtre de révolte et de vie. Il est temps de tuer le langage de la représentation, de retrouver ce qu'on a perdu, la pureté et la beauté du geste, l'âme. [...] La révolution, ces derniers temps, c'était d'envoyer du caca à la tête des spectateurs, de les insulter, de les provoquer. La plus grande provocation, cette fois-ci, c'est de faire danser le public, ensemble. Pour que le théâtre redevienne une fête, un moment à vivre avec les vivants, et avec les morts qui sont encore là.“

Pour information, Pippo Delbono, acteur, metteur en scène, est né à Varazze en 1959. Alors, qu'il continue longtemps à nous faire danser et vivre, à nous redonner du théâtre dans toute sa complexité et sa beauté.

Opéra „The House Taken Over“ au Grand Théâtre

Deux reclus effarouchés

Marc Weinachter

Mystérieux et angoissant opéra de chambre que celui de Vasco Mendonça et Katie Mitchell, mettant en scène deux étrangers solitaires végétant mécaniquement dans une cosse maison de Buenos Aires dans les années 1940.

Suivant la nouvelle de l'Argentin Julio Cortázar, un couple frère et sœur, Hector et Rosa, n'ayant pas de descendance, a décidé de se retirer de la grouillante vie environnante dans le calme protecteur absolu de la maison héritée de leurs parents. Vivant ainsi progressivement à l'écart de la réalité quotidienne, ils feront de leur vie d'ermite tout un cérémoniel de manies et de petites occupations bien réglées pour passer le temps et l'ennui. Réglées à la minute près, leurs tristes journées s'écouleront ainsi invariablement, toujours suivant le même schéma: repas réguliers, maniaques travaux de dépoussiérage, lecture régulière pour l'homme et tricotage obsessionnel pour la femme.

Bruits menaçants

Jusqu'au jour, où subitement des bruits bizarres inexplicables insidieux les font sursauter dans leur immuable calme séquestration choisie. Le vacillement et le flanchement des lampes s'ajoutant à l'inexplicable menaçant bruitage, les deux reclus, systématiquement envahis de frayeur devant



Photo: Kurt van der Elst

Une tragédie existentielle banale, mais terriblement douloureuse

une invasion invisible, vont se retrancher dans des pièces de plus en plus exigües, jusqu'à se retrouver sur le seuil de leur porte. Là, dans un ultime accès de désespoir, ils vont quitter à jamais la maison, jetant la clé dans la canalisation.

Tragédie existentielle banale, mais terriblement douloureuse, se passant dans une sombre et pesante atmosphère d'inquiétude; un raffiné mélange d'intimisme, de secret et de danger à la Strindberg, Poe et Hitchcock. Captivant drame psychologique et existentiel taraudant la curiosité de nombreuses questions. Pour-

quoi ces deux personnes solitaires fuient-elles non seulement la société mais tout contact humain? Qui leur veut du mal ou les poursuit pour quelles raisons possibles: motivations de revanche, d'héritage ou de raison politique? L'occupation bien décidée de la maison, l'hésitation de l'abandon et puis la brusque triste partance, ne sont-elles pas symboles pertinents de notre brève inconstance, nullement protégée et garantie existence terrestre, débouchant d'un jet brutal sur la mort?

Suggestif décor réaliste d'Alex Eales plongeant immédiatement

le spectateur dans une subreptice atmosphère de suspense et de cauchemar. Une zone d'habitation – salle-à-manger, vestiaire, cuisine – méticuleusement rangée et faiblement éclairée qui respire le vide, la poussière et le manque de chaleur humaine. Une table, des chaises et une bibliothèque bien rangée, sinon des fenêtres jamais ouvertes, une atmosphère généralisée de renfermé et de moisissure.

Et au milieu de cet espace trivial, ces deux pantins de personnages, vivotant l'un à côté de l'autre comme des zombies parachutés d'ailleurs, n'ayant guère grand

mot à se dire, se cantonnant dans leurs petits tics et habitudes, tout en souffrant la résignation et le renoncement. Tout ce pesant climat de solitude et désolation humaines est parfaitement transmis par la réserve de jeu et le chant-récitatif expressif du vigoureux clamant baryton Oliver Dunn et du rêveur doux mezzo-soprano de Kitty Whately. En marquant par petits gestes hésitants, mines soucieuses et incantations alarmées leur isolement, souffrance et crainte intérieurs, les deux chanteurs réussissent parfaitement à faire sentir la frayeur rampante et le froid glacial étouffant leurs âmes.

Cette terrible descente abyssale avec tous ses tourments et tortures, se trouve judicieusement soulignée et commentée par les précises notes allusives, répétitives, jaillissantes, violentes et stridentes des treize musiciens avertis de l'homogène impressionnant orchestre Asko Schönberg, sous la baguette à la fois délicate et fougueuse d'Etienne Siebens.

L'invasive musique atmosphérique du jeune compositeur portugais Vasco Mendonça, se faisant successivement nerveuse, sautillante, bourdonnante, tranchante, discordante et fatidique, ne cesse de fournir une résonance terrible à la solitude, la panique et l'effroi des deux déboussolées chavirantes victimes existentielles. Un bref, mais un opéra très intense et remuant, explorant le malheur et la dérive de tous les êtres timides réservés, cachés et oubliés.